

Bernard Nominé

L'interprétation et le réel de l'effet de sens *

C'est en lisant l'intervention faite ici même par Albert Nguyen¹ et notamment la référence qu'il y faisait à une expression de Lacan trouvée dans le séminaire *R.S.I.*, où il est question du *réel de l'effet de sens*, que j'ai proposé ce titre pour inscrire mon travail dans l'orientation donnée pour ce séminaire d'École. Il faut vous dire que cette année, dans ma région, je travaille sur la question du sens. C'est un thème qui s'est imposé à moi à partir de la lecture du dernier ouvrage de Colette Soler, *Les Affects lacaniens*.

J'ai pris comme point de départ l'« Introduction à l'édition allemande des *Écrits* » qui est en fait une réflexion sur le sens dans la psychanalyse. « Le sens du sens dans ma pratique se saisit (*begriff*) de ce qu'il fuie : à entendre comme d'un tonneau, non d'une détalade. C'est de ce qu'il fuie (au sens : tonneau) qu'un discours prend son sens, soit : de ce que ses effets soient impossibles à calculer². » À lire ce texte, on n'a pas du tout l'impression que Lacan se lamente de cette fuite du sens, ni du discours comme tonneau percé. Bien au contraire, il précise, en commentant le conseil de Freud d'écouter chaque patient en oubliant tout savoir préétabli, que *la fuite du tonneau est toujours à rouvrir*. Mais cela va même plus loin puisque à la fin de cette introduction il conclut sur un point qui fait, à mon sens, référence à l'expérience de la passe : « Ce n'est pas parce que le sens de leur interprétation a eu des effets que les analystes sont dans le vrai, puisque, même serait-elle juste, ses effets sont incalculables³. »

* Intervention au séminaire École, à Paris le 10 mai 2011.

1. Intervention au séminaire École, à Paris le 10 novembre 2011.

2. J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 553.

3. *Ibid.*, p. 558.

D'où le problème par rapport au savoir, puisqu'un savoir implique qu'on puisse prévoir. C'est essentiellement à cela qu'il nous sert. Ce que l'analyste a à savoir, c'est qu'il y a un savoir qui ne pense ni ne calcule *mais qui n'en travaille pas moins pour la jouissance*. Mais de ce travail de l'inconscient, pas tout ne peut s'écrire. Il y a là un réel qui est fondamental. « Un réel de là s'atteste qui, pour n'en pas être mieux fondé, [est] transmissible par la fuite à quoi répond tout discours ⁴. »

C'est dire que ce réel, il n'y a pas moyen de mettre la main dessus. Côté passant, pas la peine de chercher à prouver qu'on a atteint ce point hors sens, hors chaîne. Côté cartel, pas la peine de chercher à le débusquer dans le témoignage du passant. Si réel il y a il faut savoir en trouver la trace autrement puisqu'il ne se transmet que par la fuite autour de laquelle s'organise la ronde des discours.

Dans son exposé du mois dernier, Luis Izcovich ⁵ mettait l'accent sur la marque de l'interprétation, suivant en cela l'indication donnée par Lacan dans « La note italienne ». Chercher la marque de l'interprétation, c'est-à-dire en mesurer les effets sur le réel, autrement dit sur la jouissance, c'est bien autre chose que de vérifier que le passant a bien atteint ce fameux point de réel du travail inconscient, sur cette jouissance opaque qui semble polariser l'attention dans notre communauté ces derniers temps. Je dois dire que, spontanément, je me méfie de tout effet de mode, mais ici plus que jamais puisqu'il s'agit du réel.

Pourquoi se passionnerait-on pour le réel ? Sans doute parce qu'il nous échappe, qu'il est toujours hors d'atteinte de notre saisie signifiante, de notre conception imaginaire. Puis sans doute valorise-t-on le réel parce que l'on a l'impression que, là, on tient le dernier Lacan. Vous connaissez la thèse : certains ont cru remarquer qu'au départ de son enseignement Lacan valorisait l'imaginaire avec son *stade du miroir* puis le symbolique avec son *rapport de Rome* pour finir par mettre l'accent sur le réel, à partir du séminaire *Encore*. C'est une erreur que Lacan lui-même dénonce. Aucun de ces trois registres ne vaut plus qu'un autre. C'est l'essentiel de la leçon qu'il faut retenir du séminaire *R.S.I.*

4. *Ibid.*, p. 559.

5. Intervention au séminaire École, à Paris le 12 avril 2012.

Réel, symbolique et imaginaire sont trois consistances. « La consistance de l'Imaginaire est strictement équivalente à celle du Symbolique, comme à celle du Réel. C'est même en raison du fait qu'ils sont noués d'une façon qui les met strictement l'un par rapport aux deux autres, dans le même rapport ; c'est même là qu'il s'agit de faire un effort qui soit de l'ordre de l'effet de sens. Qui soit de l'ordre de l'effet de sens, je veux dire que l'interprétation analytique implique tout à fait une bascule dans la portée de cet effet de sens⁶. » C'est dans cette leçon du 11 février 1975 que Lacan se pose la question de l'effet de sens dans l'interprétation analytique. À priori on pourrait croire que cet effet de sens n'a classiquement rien à voir avec le réel et que traiter de la question de l'effet de sens de l'interprétation analytique n'est pas une façon de répondre à la question du jour : celle d'une interprétation qui tienne compte du réel. Eh bien, vous allez voir que si !

Si l'interprétation analytique implique une bascule dans la portée de l'effet de sens, c'est dans la mesure où elle s'appuie sur la part de réel qu'il y a dans le sens. C'est la fonction bien connue de l'équivoque, sans laquelle l'interprétation analytique serait réduite à pas grand-chose. L'interprétation analytique fondée sur l'équivoque n'est pas une invention du dernier Lacan. Il n'y a pas besoin de se rompre à un exercice post-joycien pour y accéder. L'interprétation comme équivoque est fondée sur la clinique freudienne. Autrement dit, une interprétation qui tienne compte du réel, ce n'est pas le dernier cri : il en a toujours été ainsi. Sinon, l'interprétation analytique ne se différencierait pas d'une explication de texte.

L'explication de texte consiste à établir une signification. L'interprétation analytique, elle, bouleverse les significations établies, ce qu'on appelle le sens commun, le disque « ourcourant » comme disait Lacan dans « La troisième ». Le disque « ourcourant » est un disque tellement entendu qu'on ne l'écoute plus. L'interprétation analytique fait entendre, résonner autre chose et en cela elle s'appuie sur la fuite du sens. Évidemment, il faut concevoir que pointer la fuite du sens revient à contrer la signification. C'est là, je crois, qu'il faut s'en tenir, autant que faire se peut car ce n'est pas simple, à la distinction de structure entre sens et signification. Lacan a insisté tout au long

6. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXII, R.S.I.*, inédit, séance du 11 février 1975.

de son enseignement sur cette différence qu'il a tirée du travail de Gotlob Frege. Ce que Frege désigne comme *Bedeutung*, signification ou dénotation, c'est ce que le signifiant désigne, ce qu'il dénote, l'objet en somme. En termes saussuriens, c'est le signifié.

Si je dis cette phrase : « Le vainqueur d'Iéna est mort à Sainte-Hélène », cet énoncé a une signification, fixe, bien définie : c'est de Napoléon qu'il s'agit. Je peux dire aussi bien : « Le vaincu de Waterloo est mort à Sainte-Hélène. » Cet énoncé n'a pas tout à fait le même sens, mais il a la même signification, la même dénotation, il est clair qu'il s'agit toujours de Napoléon. Dans le premier énoncé on insiste sur le côté vainqueur de Napoléon, on se situe plutôt côté français, dans le second on insiste sur le côté vaincu, on se situe du côté anglais. Il ne vous aura pas échappé que le pont d'Iéna est à Paris et la gare de Waterloo à Londres. Parler du pont de Waterloo à Paris et de la gare d'Iéna à Londres, ce n'est pas tant que ça n'aurait pas de sens, ça aurait toujours le sens de se moquer de l'histoire, mais ça n'aurait aucune signification car il n'y a aucun monument, donc aucun objet dénoté par ces signifiants. Donc sens et signification sont deux choses à distinguer même si dans le langage courant on les confond.

Pour Frege, la *bedeutung* d'un énoncé est en définitive sa valeur de vérité. C'est vrai ou c'est faux. Si je dis : « Sous le pont de Waterloo coule la Seine », cet énoncé a un sens, on peut se demander raisonnablement : qu'est-ce qu'il veut dire ? Mais quant à sa dénotation, on peut dire : c'est faux ! Pour créer du sens il faut associer des signifiants, avec un minimum d'ordre, sinon on est dans la salade de mots, comme dans *lalangue*. *D'Iéna à Sainte-Hélène*, ça a du sens, c'est même une sorte de condensation qui décrit d'une façon économique le parcours de Napoléon. Mais *de Sainte-Hélène à Iéna*, c'est un non-sens, au regard de l'histoire, tout du moins, car rien ne vous empêche d'aller à Sainte-Hélène et de chercher une agence de voyage à Jamestown (c'est la capitale) pour y acheter un billet pour Iéna.

Vous voyez le mal de chien que je me donne pour essayer de sortir du sens. N'est pas hors sens qui veut ! Le sens nous colle à la peau. Il suffit d'articuler quelques signifiants et aussitôt se pose la question du sens. Le sens se définit comme question : qu'est-ce que ça veut dire ? La signification, ce n'est pas une question, c'est une réponse : vrai ou faux. La signification se rapporte à la vérité, c'est

un effet de vérité. Ça arrête d'une certaine façon la question toujours incertaine du sens. C'est très important, au niveau du discours analytique, de distinguer l'effet de sens de l'effet de vérité. Ainsi, on peut dire que l'interprétation vise le sens, non pas la vérité, donc non pas la signification. C'est ce que vous trouverez sous la plume de Lacan dans « L'étourdit » : « L'interprétation est du sens et va contre la signification ⁷. »

Je crois que cette distinction entre sens et signification est très précieuse. Lacan l'a déclinée de plusieurs façons. En la comparant à l'opposition entre parole pleine et parole vide : « La parole pleine, c'est une parole pleine de sens. La parole vide, c'est une parole qui n'a que de la signification ⁸. » En l'appliquant à la distinction entre amour et désir : « Le désir a un sens, mais l'amour [...], ça n'est qu'une signification ⁹. » Cette formule, à elle seule, interprète les vicissitudes de la vie de couple. Si le désir est du côté du sens, il poursuit ce qui fuit, il est par essence insatisfait, alors que si l'amour est une signification, il se fixe, il se satisfait. D'où les tiraillements entre l'amour comme signification donc fixation, arrêt – c'est lui, c'est elle – et le désir qui, lui, ne cesse de pousser vers un ailleurs car ce n'est jamais lui, jamais elle non plus.

Il faudrait aussi mentionner le fantasme comme *index d'une signification absolue* qui le met à part des formations de l'inconscient. Freud lui-même ne déchiffre pas le fantasme comme il le fait avec les formations de l'inconscient, il en analyse la grammaire. Eh bien, la grammaire s'occupe de la signification, non pas du sens.

Il y aurait encore beaucoup de choses à dire sur ce couple sens-signification, mais, pour clore ce chapitre, je voudrais seulement me pencher un instant sur le statut de l'interprétation délirante.

C'est une question récurrente chez Freud comme chez Lacan : qu'est-ce qui distingue l'interprétation analytique de l'interprétation paranoïaque ? Je serais tenté de répondre assez vite que la différence porte précisément sur l'usage de la signification. Dans la psychose, face au manque de signification pour capitonner la fuite du sens, face

7. J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 480.

8. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIV, L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, inédit, séance du 15 mars 1977.

9. *Ibid.*

au manque de limites, le psychotique sort de la perplexité anxieuse que cela déclenche pour lui par une signification absolue qui n'a aucun sens, mais qui a une valeur de vérité : c'est vrai et ça dit la vérité sur lui. Le psychotique en cela n'est pas en appétit de sens, il en est d'emblée gavé, mais il est confronté au vrai de la signification. Dans l'interprétation paranoïaque, le sujet est certain que, dans ce qu'il entend de façon perplexe, il y a une vérité, ça le concerne. C'est la signification qui vient combler les dégâts causés par la fuite du sens.

C'est comme cela que je serais tenté de relire la fameuse présentation de Lacan, cette patiente qui lui confie qu'elle a entendu très nettement son voisin de palier dire, hors de tout contexte, un mot tout à fait déplacé qu'elle s'est empressée de prendre pour elle. Dans l'entretien, Lacan arrive à lui faire dire qu'elle s'est d'abord adressée au monsieur en lui disant : « Je viens de chez le charcutier. » La perplexité devant laquelle l'a placée cette phrase banale – qui ne faisait que commenter ce qu'elle venait de faire, elle revenait de chez le charcutier, sans aucun doute – l'a conduite à chercher une signification, qu'elle ne peut trouver chez l'Autre puisqu'elle est psychotique et que la signification de son existence pour l'Autre et notamment pour cet homme qui ne peut qu'être un intrus entre sa mère et elle lui manque. À défaut de cette signification trouvée chez l'Autre, il lui faut la créer elle-même, et c'est la fameuse hallucination qu'elle entend très nettement : il lui a dit : « Truie. » Là, elle en est sûre, c'est le vrai sur elle que ce voisin profère, c'est pourquoi c'est une injure, ce n'est pas allusif du tout, aucun sous-entendu, une vraie signification de ce qu'elle se croit être pour cet homme : une truie, alors même qu'elle n'en sait rien elle-même.

Si vous relisez ce passage du séminaire sur les psychoses, vous verrez à quel point Lacan nous met en garde contre le piège dans lequel lui-même aurait pu tomber, de donner du sens à l'allusion que pourrait comporter cette phrase banale : « Je viens de chez le charcutier. » Il n'est pas du tout question du sens dans cette affaire, mais d'une signification absolue qui tombe comme un couperet sans que le sujet ait eu à la chercher dans l'Autre.

S'il y a cette création inopinée de la signification absolue, c'est parce que cette phrase banale fait sans doute partie d'un automatisme mental qui commente l'acte de la vie quotidienne de la patiente, mais

qu'elle entend hors de tout sens, c'est-à-dire hors du contexte, et qui, de ce fait, se met à vouloir dire tout et n'importe quoi. Quand on vient de chez le charcutier, on n'a pas besoin de se le dire, et encore moins de se l'entendre dire, on le sait et ça suffit.

Dans l'automatisme mental, ce sont les signifiants rencontrés par hasard qui se mettent à s'articuler tous seuls, et c'est pour cela que ça ne veut rien dire. En tout cas cela ne dit pas qu'on vient de chez le charcutier, puisqu'on n'a nul besoin de se le dire. Si ça dit quelque chose, qu'est-ce que ça veut bien vouloir dire ? Visiblement l'appel au sens reste vain, d'où cette signification *truite* qui surgit du rapport métonymique entre la question « d'où viens-tu ? » qui équivaut à un « qui es-tu ? » et la réponse purement contingente : « De chez le charcutier ! »

Si l'on admet que pour le sujet psychotique la question du sens est très altérée, soit que tout fasse sens pour désigner le sujet dans son imposture radicale et donc le persécute – c'est la version paranoïa, mais ça se rencontre aussi dans la mélancolie –, soit que rien ne fasse appel au sens et que cela induise la perplexité absolue face au moindre énoncé – c'est la version schizophrénie, mais ça peut aussi concerner l'état maniaque –, alors on peut comprendre qu'il ne reste au psychotique qu'à s'en remettre à la signification de vérité ; ça le concerne, ça parle de lui. Donc, contrairement à l'interprétation analytique qui s'appuie sur la fuite du sens, index du réel, l'interprétation délirante se construit à partir de la signification de vérité du dit premier qui confère à l'Autre son obscure autorité.

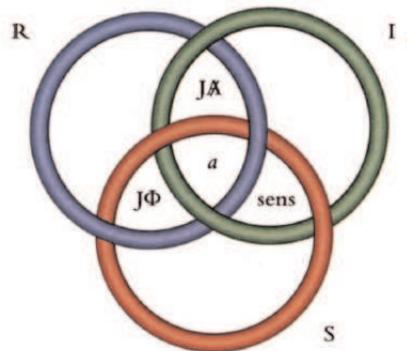
En distinguant sens de signification et en envisageant le sens sous l'angle d'un point de fuite, Lacan fait bouger la perspective et on commence à concevoir qu'il puisse y avoir un effet de sens qui ne se réduise pas à l'effet de fascination créé par l'entrecroisement de la consistance imaginaire avec celle du symbolique.

C'est le thème principal de la leçon du 11 février 1975 du séminaire *R.S.I.* « Ce que j'essaie de faire ici est destiné à changer la perspective sur ce qu'il en est de l'effet de sens. Je dirais que ça consiste, cet effet de sens, à le serrer de la bonne façon, à savoir à le serrer d'un nœud, et pas n'importe lequel. » Puis un peu plus loin il dit : « L'effet de sens exigible du discours analytique n'est pas imaginaire, il n'est pas non plus symbolique, il faut qu'il soit réel. Et ce dont je

m'occupe cette année, c'est d'essayer de serrer de près quel peut être le réel d'un effet de sens. Parce que d'un autre côté, il est bien clair qu'on est habitué à ce que l'effet de sens se véhicule par des mots et ne soit pas sans réflexion, sans ondulation imaginaire. »

Lacan différencie donc l'effet de sens dans sa version effet de signification, qu'il situe à l'intersection du rond du symbolique et du rond de l'imaginaire, et le réel de l'effet de sens, qui consiste tout simplement dans le fait qu'un dire fasse nœud.

Situer le sens à l'intersection du symbolique et de l'imaginaire tient de l'illusion, c'est un leurre quant à la structure de la chaîne borroméenne, dont la définition stipule qu'il ne peut pas y avoir concaténation entre deux des cercles, puisque la chaîne ne se réalise que par le nouage avec un troisième. Autrement dit, le sens ne peut pas être le résultat de l'interpénétration de l'imaginaire par le symbolique puisqu'ils ne s'interpénètrent pas. C'est pour cela que le sens glisse en permanence. Pour qu'il arrête de glisser, il faut le nœud, mais le nœud – si l'on se réfère à la juxtaposition du symbolique et de l'imaginaire –, c'est le rond du réel qui l'assure. C'est donc logiquement le réel qui participe à l'effet de sens. CQFD ! C'est ce qu'il fallait démontrer, comme on dit en mathématiques quand on a réussi à établir une articulation de raisonnements logiques, c'est-à-dire à faire un nœud consistant.



C'est incroyable, mais c'est comme ça. Lacan s'étonne lui-même d'avoir réussi à substituer le réel de l'effet de sens « tel qu'il fasse nœud et de la bonne façon, à ce qui se produit en un point

parfaitement désignable sur ce nœud même et qui s'appelle l'effet de fascination ». (Entendez le sens situé au joint du symbolique et de l'imaginaire.) Ce que la pratique de la psychanalyse démontre, c'est qu'un dire peut faire nœud.

« C'est en cela que la question d'abord se pose de savoir si l'effet de sens dans son Réel tient bien à l'emploi des mots ou seulement à leur jaculation. » Ce terme de jaculation est sans doute employé à dessein par Lacan, il évoque la portée de jouissance d'un certain mode d'énonciation. Mais toute énonciation n'a pas ce caractère jaculatoire. La jaculation, selon le Littré, est l'exercice de lancer du javelot. Par extension, une oraison jaculatoire est « une prière courte lancée au ciel avec un vif mouvement de cœur ». De là, on pourrait en tirer quelque chose comme *le cri du cœur*, mais adressé à l'Autre dans l'idée de le toucher. L'intention compte alors plus que le sens du mot.

« Si nous nous donnons la peine d'isoler la catégorie du signifiant, nous voyons bien que la jaculation garde un sens isolable. Est-ce à cela que nous devrions nous fier pour que le dire fasse nœud ? » Il y a en tout cas à distinguer la parole que l'analysant laisse glisser quand il se soumet à la règle de l'association libre de ce que l'analyste peut en souligner dans une scansion ou dans un dire qui fait nœud.

Mais ce dire ne pourrait pas avoir cet effet s'il n'y avait déjà dans les dits de l'analysant quelque chose qui consonne comme écho de l'inconscient. « C'est du fait qu'il y ait l'inconscient que déjà dans ce qu'il dit, il y a des choses qui font nœud, qu'il y a déjà du dire, si nous spécifions le dire d'être ce qui fait nœud. » Autrement dit, si l'interprétation peut fonctionner comme nœud, c'est que l'inconscient lui-même est un nœud. On pourrait dire tout aussi bien que l'inconscient est une interprétation.

En tout cas, on a là l'idée de l'inconscient comme nœud. C'est d'ailleurs ce que l'on trouvera à deux reprises dans le séminaire *Le Sinthome*. Une première fois le 16 mars 1976, où Lacan dit ceci : « La psychanalyse, en somme, n'est rien de plus que court-circuit passant par le sens – le sens comme tel, que j'ai défini de la copulation du langage, puisque c'est de cela que je supporte l'inconscient, avec notre propre corps¹⁰. »

10. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 122.

Dans la leçon suivante qui eut lieu un mois plus tard, le 13 avril 1976, il répond à une question posée en précisant la distinction entre réel et réalité, et c'est là qu'il dit : « Je crois pouvoir supporter d'une topologie grossière ce qui est en cause, à savoir la fonction même du réel, distinguée par moi de ce que je crois pouvoir tenir pour certitude pour l'inconscient. [...]. C'est dans la mesure où l'inconscient ne va pas sans référence au corps que je pense que la fonction du réel peut en être distinguée ¹¹. »

Cependant, un mois plus tard, Lacan rédige la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », où il insiste sur le côté réel de l'inconscient. On peut avoir l'impression qu'il dit exactement le contraire.

Sans vouloir à tout prix concilier l'inconciliable, je pense qu'on peut concevoir toute cette élaboration comme répondant à la logique de la chaîne borroméenne. L'inconscient comme nœud suppose que le réel de la langue dont se fonde le noyau de l'inconscient, homologue à l'*Urverdrangt* freudien qui reste *unterdrückt* et *unerkannt* ¹², vient nouer le symbolique de l'Autre à l'imaginaire du corps. Il faut ajouter qu'il est d'autant plus difficile de faire la part des choses que Lacan associe chacune des consistances à ce qui lui *ex-siste*. Le sens se trouve donc en place d'Autre du réel, comme la jouissance phallique se trouve en opposition au corps imaginaire et la jouissance de l'Autre séparée de la consistance symbolique.

Quoi qu'il en soit, la clinique que nous rencontrons confirme cette réalité de l'inconscient comme nœud entre le réel de *lalangue* et le corps, moyennant certaines équations symboliques qui impliquent la fonction du Nom-du-Père. Si l'inconscient est un nœud, l'interprétation qui le rejoint ne peut pas avoir autre structure. L'interprétation noue et ce qu'elle noue tourne autour de la jouissance, c'est ce que la pratique de la psychanalyse vérifie chaque jour, comme le remarque Lacan dans l'une de ses conférences à Sainte-Anne. « Il n'y a pas une interprétation qui ne concerne le lien entre ce qui, dans ce que vous entendez, se manifeste de parole et la jouissance. [...] une interprétation analytique, c'est toujours ça ¹³. » Le ressort de ce constat clinique

11. *Ibid.*, p. 135.

12. Dans les dessous, non reconnu. On pourrait aussi mentionner la contre-volonté : *Gegenwillen*, dont j'ai montré la structure qui s'appuie sur l'opposition signifiante dans un précédent travail publié (« Aux racines de l'inconscient », *Mensuel*, n° 63, Paris, EPFCL, octobre 2011).

13. J. Lacan, *Je parle aux murs*, Paris, Seuil, 2011, p. 26.

est visible dans le modèle borroméen. On y voit comment les trois consistances sont nouées autour des trois *ex-sistences* qui sont trois modes du jouir, et ce qui lie ces trois *ex-sistences*, c'est le trou central qui figure l'objet *a*.

Je voudrais conclure ce travail par une réflexion sur l'effet d'une de mes réponses face à un jeune garçon schizophrène, qui m'adresse ses questions sur un mode pressant, je pourrais même dire jaculatoire, au sens exact du terme. Ses questions sont comme des traits qu'il m'adresse et où je suis sommé de répondre. En dehors de ce caractère jaculatoire, les questions de ce garçon sont souvent totalement insensées. Elles sont faites d'un assemblage hétéroclite de signifiants associés au hasard de ses rencontres. « Est-ce que tu connais l'océan de Biarritz, les tours de Mourenx, les cheminées des usines de Lacq, la pizzeria de Billère... ? »

En fait, ce qui lui importe, ce n'est pas ma réponse, car, que je réponde par oui ou par non, il reprend sa longue liste sans prendre le temps de respirer. Si je ne trouve pas le moyen de l'arrêter, l'angoisse et l'excitation montent d'un cran à chaque fois. Ce qui l'apaise un peu, c'est que je lui dise que je crois comprendre qu'il a peur d'oublier tous les repères qu'il a rencontrés sur le chemin pour venir me voir. Lui qui n'a pas l'usage de la représentation signifiante, il doit compenser par de gros efforts de mémoire. Mais ce que je constate, c'est que l'exercice de cette mémoire provoque de la jouissance.

Il n'y a aucun nœud de sens dans tout ce qui défile dans sa tête et dont il me fait profiter. C'est là que je vérifie la justesse de la remarque de Lacan quand il nous dit qu'il ne faut pas confondre le sens et l'orientation et que « l'orientation du réel [...] forclôt le sens ¹⁴ ». Ce garçon est orienté par le réel, absolument pas par le sens. Ça le désoriente complètement. Du coup, il cherche d'autres marques, d'autres repères. Ainsi, quand il franchit une porte, il lui arrive de se cogner ostensiblement et d'aussitôt s'assurer auprès de l'autre qu'il a bien vu qu'il s'était cogné. J'ai fini par comprendre qu'il ne sait pas s'il continue à être lui-même quand il passe du dedans au dehors et qu'il lui faut cette sensation sur le corps pour s'assurer de son identité une fois la porte franchie. Ce qui lui arrive également de faire en entrant

14. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, op. cit., p. 121.

dans mon bureau, c'est de s'assurer auprès de moi que les points cardinaux sont bien là où il les situe ; il ne se trompe jamais.

Ce garçon qu'on m'avait adressé avec un tableau assez typique d'autisme primaire m'a surpris petit à petit par sa façon de s'adresser à moi et par sa façon de se plaindre d'une souffrance dans son corps. Il interprétait ses douleurs d'une façon curieuse : « J'ai mal au genou gauche parce que je meurs à gauche, j'ai la mort de la dent qui bouge, j'ai la mort du hoquet... » Ce dont il témoigne, c'est de l'impossibilité de tout nœud symptomatique. Son corps souffre directement de l'effet de contrainte imposé par la binarité de *lalangue*. Ce qui est à distinguer de ce qui se passe pour le sujet névrosé, dont le corps est affecté par la *motérialité de lalangue*, comme Marc Strauss l'a articulé avec soin dans son exposé du 12 janvier ¹⁵.

J'en viens donc à ce qu'il m'est arrivé de répondre à ce jeune garçon un jour où il reprenait de façon rituelle une question sur la mort. C'était quelque chose comme : « Si je saute d'un avion est-ce que je peux mourir ? », ou bien encore : « Si je saute par la fenêtre est-ce que je peux mourir ? » Quand je répondais oui, ça n'allait pas, quand je répondais non, ça n'allait pas non plus. Un jour il m'est arrivé de m'en sortir par un « peut-être » et là curieusement il s'est mis à répéter en riant : « Peut-être, peut-être ! », et nous avons pu tourner la page.

Je n'ai pas compris du tout pourquoi ce *peut-être* le satisfaisait tellement. Il a fallu que j'évoque ce cas surprenant dans un séminaire en Espagne en relatant cette affaire du *peut-être* que j'avais traduit (*quizás* en espagnol) pour qu'une collègue me fasse remarquer que *quizás* se disait *peut-être* en français et que j'entende enfin ce que l'usage de ma langue m'occultait, à savoir que dans *peut-être* il y a une possibilité pour l'être.

Répondre légèrement *peut-être* à cette question pressante concernant un risque mortel n'avait à priori pas beaucoup de sens. Il aurait été plus sensé de le mettre en garde contre les risques mortels. Mais c'est ce qui a eu de l'effet pour lui qui ne se satisfait pas du sens et dont le corps est alors à la merci d'une polarité grossière, d'un binarisme implacable, qui laissent peu de place à l'être, entre un oui ou un non.

15. M. Strauss, « Le ratage du psychanalyste », *Mensuel*, n° 68, Paris, EPFCL, mars 2012, p. 47-62.

Je ne prétends pas que ma réponse ait eu un effet de sens tel que j'ai essayé de le cerner dans ce travail, je ne pense pas que ce dire ait pu faire nœud pour lui. Mais le schizophrène qui n'a l'usage ni du sens ni de la signification nous démontre mieux que quiconque que l'effet du dire dépasse l'effet de la parole qui a du sens. Il nous montre que, chez lui, *la jouissance opaque d'exclure le sens* prévaut. Il n'a pas les moyens de la dévaloriser, c'est-à-dire de la limiter, de la circonscrire dans les mailles d'un nœud.

Patrick Barillot, dans son intervention du 8 décembre ¹⁶, a commenté ce passage de la conférence « Joyce le Sinthome » où Lacan parle de cette jouissance qui fascine, cette jouissance *opaque d'exclure le sens*. « Il n'y a d'éveil que par cette jouissance-là, soit dévalorisée de ce que l'analyse recourant au sens pour la résoudre n'ait d'autre chance d'y parvenir qu'à se faire la dupe... du père ¹⁷. »

Cette phrase est assez complexe, son articulation grammaticale me paraît bancal, mais j'admets qu'on puisse l'entendre comme nous le propose Patrick Barillot : « Être post-joycien, c'est savoir qu'il n'y a d'éveil que par cette jouissance-là. Cependant, à la différence de Joyce qui souhaitait la fin de la littérature, nous ne voulons pas la fin de la psychanalyse et pour résoudre cette jouissance opaque nous devons en passer par le sens. » Et en passer par le sens suppose de se faire la dupe du père.

Nous ne voulons pas la fin de la psychanalyse, heureusement ! Il y a bien assez de gens en ce moment qui veulent la fin de la psychanalyse pour que les analystes ne s'y mettent à leur tour ! Ce que nous voulons, c'est savoir ce qu'est une psychanalyse et pour cela nous voulons savoir ce qui s'y passe à la fin. Notamment, s'agit-il de solder tout crédit fait au nom du père ? Si vous vous référez au séminaire *Les non-dupes errent*, et plus précisément à la leçon du 13 novembre 1973, vous verrez que Lacan ne nous encourage pas à être non dupes du sens, bien au contraire, il envisage même pour la psychanalyse « une toute autre éthique qui se fonderait sur le refus d'être non-dupe, sur la façon d'être toujours plus fortement dupe de ce savoir, de cet inconscient qui, en fin de compte, est notre seul lot de savoir ».

16. P. Barillot, « Une interprétation qui tient compte du réel », *Mensuel*, n° 68, *op. cit.*, p. 35-45.

17. J. Lacan, *Joyce le Sinthome*, dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 570.